



UNIVERSITY OF LEEDS

This is a repository copy of *Franchir les frontières: lecture biopolitique de deux fictions de Georges Bataille (Crossing frontiers. A biopolitical reading of two fictional narratives by Georges Bataille)*.

White Rose Research Online URL for this paper:
<http://eprints.whiterose.ac.uk/118901/>

Version: Accepted Version

Article:

Lozier, CA (2017) *Franchir les frontières: lecture biopolitique de deux fictions de Georges Bataille (Crossing frontiers. A biopolitical reading of two fictional narratives by Georges Bataille)*. *Littérature*, 187. pp. 5-18. ISSN 0047-4800

© 2017, Armand Colin. This is an author produced version of a paper published in *Littérature*. Uploaded in accordance with the publisher's self-archiving policy.

Reuse

Items deposited in White Rose Research Online are protected by copyright, with all rights reserved unless indicated otherwise. They may be downloaded and/or printed for private study, or other acts as permitted by national copyright laws. The publisher or other rights holders may allow further reproduction and re-use of the full text version. This is indicated by the licence information on the White Rose Research Online record for the item.

Takedown

If you consider content in White Rose Research Online to be in breach of UK law, please notify us by emailing eprints@whiterose.ac.uk including the URL of the record and the reason for the withdrawal request.



eprints@whiterose.ac.uk
<https://eprints.whiterose.ac.uk/>

**Franchir les frontières : lecture biopolitique
de deux fictions de Georges Bataille**

CLAIRE LOZIER
UNIVERSITY OF LEEDS

Résumé :

Cet article étudie le franchissement des frontières physiques, comprises dans leur double dimension corporelle et géographique, dans *Histoire de l'œil* (1928) et *Le Bleu du ciel* (1935). Il propose de lire ces textes comme des récits de voyage érotiques désavouant le discours biopolitique portant sur les corps et les territoires dans l'Europe de l'entre-deux-guerres. Ce faisant, il invalide la critique formulée par Giorgio Agamben à l'encontre de la pensée de Bataille sur le biopolitique et la souveraineté en montrant que le différend entre les deux auteurs s'appuie sur une conception du sujet opposée.

Les fictions érotiques de Georges Bataille ne sont généralement pas considérées comme des récits de voyage. Ses deux récits les plus importants, *Histoire de l'œil* (écrit en 1927 et publié en 1928 puis, dans une version corrigée, en 1947) et *Le Bleu du ciel* (écrit en 1935 mais seulement publié en 1957) relatent pourtant, à la première personne, les pérégrinations de leurs personnages à travers l'Europe de l'entre-deux-guerres : respectivement dans la France et l'Espagne des années 1920, et entre l'Angleterre, la France, l'Autriche, l'Espagne, l'Allemagne et, de manière allégorique, la Russie des années 1930.

Texte relativement bref, *Histoire de l'œil* rapporte les aventures de deux adolescents, le narrateur anonyme et sa complice Simone, dont les jeux érotiques de plus en plus transgressifs et violents mènent au suicide d'une de leurs amies, Marcelle. Clandestinement passés en Espagne suite à cet incident, leur périple les mène à Madrid, puis à Séville où, dans une église, ils violent et assassinent un jeune prêtre dont l'œil arraché leur sert de jouet sexuel et finit inséré dans le sexe de

Simone¹. Après un détour par Ronda, ils mettent les voiles à Gibraltar, ce sur quoi s'achève l'histoire.

Roman plus étoffé et davantage ancré dans son époque, *Le Bleu du ciel* raconte les excès en tout genre du narrateur Henri Troppmann et de ses deux maîtresses, Dirty et Xénie, parmi les troubles politiques qui agitent l'Europe pendant l'année 1934. L'action débute dans un « bouge de quartier de Londres² » où le narrateur et Dirty se sont livrés à une « dégoûtante orgie³ », épisode inaugural à partir duquel le livre « nous fait parcourir l'Europe entière en nous promenant d'un endroit sordide à l'autre⁴ ».

Dans ces deux récits, la traversée des frontières géopolitiques s'effectue en parallèle des nombreuses transgressions érotiques accomplies par les protagonistes : les frontières des corps, comme celles des pays, sont faites pour être franchies. En partant de l'étude du franchissement des frontières physiques, à la fois corporelles et géographiques, cet article propose de lire ces textes comme des récits de voyages érotiques à valeur biopolitique dans le contexte d'une Europe au bord de l'explosion. En plus d'offrir une perspective originale sur deux textes majeurs de Bataille et de contribuer à l'étude des rapports entre littérature moderniste et politique, cette lecture entend également préciser la position de Bataille dans la pensée du biopolitique développée par Michel Foucault et Giorgio Agamben, en revenant notamment sur

¹ Voir Georges Bataille, *Histoire de l'œil*, in Georges Bataille. Romans et récits, éd. par Jean-François Louette, Paris, Gallimard, « Pléiade », 2004, p. 50-107 (p. 99). Toutes les citations d'*Histoire de l'œil* sont tirées de la première version de 1928 « à la fois plus drôle et plus tragique que la seconde publiée en 1947 » comme le souligne Gilles Ernst (voir « Georges Bataille et la question du corps mort », *Frontières* n°23, 2010, p. 40-46 (p. 46)), mais également plus pertinente pour la période qui nous intéresse.

² Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, in Georges Bataille. Romans et récits, p. 214-302 (p. 214). Les citations de *Le Bleu du ciel* sont, pour des raisons identiques à celles relatives au choix de la version d'*Histoire de l'œil*, tirées de la version manuscrite de 1935, non de celle de 1957 usuellement retenue pour publication.

³ Idem.

⁴ Jean-Louis Cornille, *Bataille conservateur. Emprunts intimes d'un bibliothécaire*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 31.

certaines jugements critiques émis par ce dernier à son encontre. Pour ce faire, j'étudie tout d'abord le franchissement des frontières géographiques effectué dans les deux récits. J'examine ensuite le traitement qui y est fait du corps et de ses limites. Je considère enfin la valeur biopolitique à donner à ce franchissement systématique des frontières physiques.

Le franchissement des frontières géographiques

Les déplacements des personnages sont plus faciles à retracer dans *Histoire de l'œil* que dans *Le Bleu du ciel* tant du fait de la brièveté et de la linéarité du récit que de la relative simplicité de l'intrigue, et ce malgré le manque initial d'indications spatio-temporelles. Le récit débute « sur la plage de X⁵ » où les protagonistes se rencontrent à une date inconnue⁶. Cette imprécision toponymique et temporelle caractérise leurs aventures jusqu'au suicide de Marcelle, événement qui constitue le point de bascule de l'histoire et entraîne le passage de la frontière, que le narrateur relate ainsi :

Pour éviter les ennuis d'une enquête policière nous n'avons pas hésité un instant à gagner l'Espagne où Simone comptait pour disparaître sur le secours d'un riche Anglais qui lui avait déjà proposé de l'entretenir [...].

La villa fut abandonnée au milieu de la nuit. Il n'était pas difficile de voler une barque, de gagner un point retiré de la côte espagnole et d'y brûler la barque entièrement à l'aide de deux bidons d'essence que nous aurions eu la précaution de prendre dans le garage de la villa. Simone me laissa caché dans un bois pendant la journée pour aller retrouver l'Anglais à Saint-Sébastien. Elle ne revint qu'à la tombée de la nuit mais cette fois conduisant une magnifique voiture où se trouvaient des valises pleines de linge et de riches vêtements⁷.

Le ton est celui du roman d'aventures. Le but du passage en Espagne est de « disparaître », ce qui est facilité par un nouveau personnage, « l'Anglais », adjuvant providentiel qui aplanit toutes les difficultés. Le passage de la frontière se fait de nuit, par la mer, de façon clandestine, et de manière à ne laisser aucune trace. L'emploi du

⁵ Bataille, *Histoire de l'œil*, p. 51.

⁶ La datation d'un épisode ultérieur, celui de la corrida à laquelle les protagonistes assistent à Madrid le 7 mai 1922 (voir *ibid.*, p. 82), permet néanmoins de situer rétrospectivement l'action dans le temps.

⁷ *Ibid.*, p. 82.

passif (« la villa fut abandonnée »), de l'impersonnel (« il n'était pas difficile ») et des infinitifs (« de voler », « de gagner », « d'y brûler ») désactualise l'action, tandis que le conditionnel passé (« que nous aurions eu ») la retient dans l'irréel. Cet effet de déréalisation contraste néanmoins avec l'apparition d'un fort ancrage référentiel. Le cadre spatio-temporel est désormais défini avec précision : de Saint-Sébastien à Madrid, où les protagonistes assistent le 7 mai 1922 à une corrida, puis en voiture à travers l'Andalousie. Ils font étape à Séville, dans l'église de la Santa Caridad où a lieu le viol et le meurtre du prêtre, puis à Ronda⁸, avant de franchir la frontière qui sépare la péninsule ibérique de Gibraltar⁹, d'où, pour finir, ils mettent les voiles : « Le quatrième jour, l'Anglais acheta un yacht à Gibraltar et nous prîmes le large vers de nouvelles aventures avec un équipage de nègres »¹⁰. Le récit, qui s'achève sur cette phrase rocambolesque, se termine ainsi par la prolongation du voyage vers de nouvelles frontières.

La situation est plus complexe dans *Le Bleu du ciel* tant du fait des multiples déplacements des protagonistes aux prises avec leur tumulte personnel que de la forte référentialité déterminée par le contexte historique et les troubles politiques parmi lesquels les personnages évoluent. Comme le souligne Francis Marmande,

C'est l'Histoire qui impose au récit ses parcours, ses ruptures temporelles ou spatiales, ses lignes de fuite, c'est elle qui dicte les retrouvailles et les séparations des « personnages », c'est elle enfin qui décide du mouvement de la narration entre les scènes en milieu clos (la chambre d'hôtel et les bas-fonds de l'« Introduction ») et la traversée à ciel ouvert de l'Europe (les dernières pages)¹¹.

Les pérégrinations du narrateur et de Dirty à travers l'Europe en crise débutent cependant dès l'ouverture du récit. Ayant quitté Londres, ils arrivent à Paris en mai,

⁸ Ibid., p. 101.

⁹ Territoire britannique situé au sud de la péninsule ibérique dont la propriété, mais non la souveraineté, a été confirmée et reconnue par l'Espagne en 1713 par les traités d'Utrecht, Gibraltar est séparé de l'Espagne par une frontière de 1,2 kilomètre.

¹⁰ Bataille, *Histoire de l'œil*, p. 101.

¹¹ Francis Marmande, *L'Indifférence des ruines. Variations sur l'écriture du Bleu du ciel*, Paris, Parenthèses, 1985, p. 109.

peu après les violentes manifestations de février¹². Ils se rendent ensuite à Prüm, en Allemagne, puis à Vienne où ils arrivent le lendemain de l'assassinat de Dollfuss, chancelier d'Autriche, par des partisans du national-socialisme¹³, et où Dirty s'accouple dans la rue avec un inconnu. De nouveau à Paris, le narrateur passe ses nuits à boire et à errer de bordels en cabarets, puis tombe gravement malade du fait de ses excès. Après une ellipse, il est à Barcelone où il poursuit sa vie de débauche parmi l'agitation politique montante en compagnie de prostituées, de travestis et d'ouvriers anarchistes insurrectionnistes. Rongé par l'angoisse, il intime à Xénie et Dirty, toutes deux restées à Paris, de le rejoindre au plus vite sans se soucier de leur rencontre inévitable. Son attente est alors ponctuée par un rêve longuement rapporté qui le transporte en Russie¹⁴ et accomplit, comme le souligne Jean-François Louette, « le rituel voyage en U.R.S.S. des intellectuels¹⁵ » tout en critiquant de manière cryptique le communisme soviétique¹⁶. Les deux jeunes femmes arrivent finalement le 5 octobre¹⁷, soit la veille de l'insurrection catalane prélude à la guerre d'Espagne. En les attendant, le narrateur détaille les horaires et l'arrivée des trains¹⁸, la possibilité de se rendre à la frontière en voiture au cas où la grève générale stopperait le trafic

¹² La violente manifestation antiparlementaire du 6 février 1934, organisée par des groupes de droite, des associations d'anciens combattants et des ligues d'extrême droite en protestation contre le renvoi du préfet de police Jean Chiappe suite à l'affaire Stavisky, fut suivie de plusieurs contre-manifestations antifascistes ainsi que d'un appel à la grève générale pour le 12 février 1934. Bataille commente ces journées, auxquelles il participa avec le Cercle communiste démocratique, dans « En attendant la grève générale », in *Œuvres complètes*, XII vols, II, éd. par Denis Hollier, Paris, Gallimard, 1970, p. 253-263.

¹³ Bataille, *Le Bleu du ciel*, p. 233. Dollfuss ayant été assassiné le 25 juillet, les personnages arrivent à Vienne le 26.

¹⁴ *Ibid.*, p. 279-281. La narration du rêve s'étend sur deux pages et le narrateur s'y réfère de nouveau ponctuellement dans la suite de son récit.

¹⁵ Jean-François Louette, « Notice de *Le Bleu du ciel* », in Georges Bataille. *Romans et récits*, p. 1035-1073 (p. 1055).

¹⁶ Pour Louette, le communisme soviétique « se résume en un musée vu en rêve [...], rêve dans lequel le prolétariat (du latin proles, "progéniture", donc représenté par les enfants de ce rêve), pourchassé par un "flic" – ce communisme est devenu dictatorial –, en est réduit à s'abriter sous un pont, cependant que l'explosion de la cathédrale (la "nef") de la révolution produit une fumée qui prend la forme de "cheveux coupés en brosse" : manière de signifier que le pays se trouve sous la coupe – en brosse, précisément – de Staline. Bref, l'insuccès patent des forces révolutionnaires risque de laisser le champ libre au monde militaire. », *Ibid.*, p. 1055-1056.

¹⁷ Bataille, *Le Bleu du ciel*, p. 285, 288 et 290.

¹⁸ Voir *ibid.*, p. 269, 270, 283, 285, 288.

ferroviaire¹⁹, et le voyage en avion²⁰. Il reste cependant à Barcelone où il assiste à l'insurrection avec Dirty depuis sa chambre d'hôtel. Le 1^{er} novembre, ils se rendent à Trèves où ils croisent « un petit groupe de Hitlerjugend »²¹ et font l'amour à même le sol au-dessus d'un cimetière. Leurs déplacements ferroviaires les mènent encore à Coblenz, Bingerbrück, puis Francfort, où le narrateur croise une fanfare d'« enfants nazis²² », et d'où ils reprennent pour finir le train, elle pour le sud, lui pour Paris.

Qu'il soit effectué clandestinement « pour éviter les ennuis d'une enquête policière²³ » dans *Histoire de l'œil*, librement en pleine agitation politique dans *Le Bleu du ciel*, ou encore en rêve, le franchissement des frontières joue dans les deux textes un rôle essentiel : il détermine le cours de l'action et met les protagonistes aux prises avec l'Histoire. Il n'est pourtant jamais directement représenté, et ce alors même que les personnages ne cessent de les traverser. La frontière elle-même, si elle est évoquée, n'est pas non plus perçue comme un obstacle : elle est toujours facile à traverser, que ce soit par mer, terre ou air, en barque, yacht, train, voiture ou avion.

Ces particularités surprennent, spécialement dans le contexte de l'entre-deux-guerres où les passeports avaient été réinstaurés, ainsi que dans le cadre de la montée des nationalismes qui imposèrent un contrôle frontalier de plus en plus poussé²⁴. Si un passeport est bien mentionné une seule fois dans les deux textes, c'est de plus non pas à propos des frontières que les personnages traversent, mais des lettres que le narrateur de *Le Bleu du ciel* demande à Dirty de récupérer pour lui à Vienne²⁵. Le laissez-passer délivré par les États pour attester de l'identité et de la nationalité des

¹⁹ Ibid., p. 269-70.

²⁰ Ibid., p. 270, 273, 281, 286, 288.

²¹ Ibid., p. 295.

²² Ibid., p. 301.

²³ Bataille, *Histoire de l'œil*, p. 82.

²⁴ Voir John Torpey, *L'Invention du passeport. États, citoyenneté et surveillance*, trad. par Elisabeth Lamotte, Paris, Belin, 2005.

²⁵ Bataille, *Le Bleu du ciel*, p. 232.

individus est explicitement utilisé à des fins privées, et non pour se plier au contrôle des citoyens entre deux pays.

Les protagonistes de Bataille qui revendiquent la libre déambulation et la transgression comme mode de vie font dans cette perspective figure d'image inversée des apatrides, ces rejetons du déclin des États-Nations privés de droits civils et de nationalité dont Hannah Arendt a, dans *Les Origines du totalitarisme*, analysé la multiplication dans l'Europe de l'entre-deux-guerres²⁶. Les constants déplacements du narrateur et de Simone sont en effet volontaires et déjouent activement les velléités de contrôle et d'encadrement des individus affichées par les gouvernements. Les mouvements de leurs corps ont en ce sens valeur politique, et leur déchaînement physique est alors à lire en parallèle de leurs déplacements géographiques.

Le dépassement des limites physiques

De même qu'ils ne se laissent pas arrêter par les frontières géopolitiques, les personnages d'*Histoire de l'œil* et de *Le Bleu du ciel* outrepassent systématiquement les limites physiques imposées par leur condition. Leur activité érotique est certes la manifestation la plus évidente de ce phénomène, mais les limites du corps sont également mises en jeu de manière littérale par la pratique généralisée de l'excès.

Les débordements sexuels sont ainsi souvent accompagnés de large consommation d'alcool. C'est le cas dans *Histoire de l'œil* lors de la scène de débauche qui mènera au suicide de Marcelle et au passage en Espagne. Les protagonistes invitent des amis, « le plus âgé des huit n'ayant pas dix-sept ans²⁷ »,

²⁶ Dans le dernier chapitre de *L'Impérialisme*, deuxième volume de *Les Origines du totalitarisme*, Arendt analyse l'émergence entre-deux-guerres des apatrides et des minorités, deux groupes remettant en question la notion de droits civils. Voir Hannah Arendt, « Le Déclin de l'État-nation et la fin des droits de l'homme », *L'Impérialisme. Les Origines du totalitarisme II*, trad. par Martine Leiris & Hélène Frappat, Paris, Seuil, 2006.

²⁷ Bataille, *Histoire de l'œil*, p. 56.

pour le goûter « Mais au lieu de thé, nous bûmes du champagne frappé en abondance²⁸ », précise le narrateur. La situation qui dégénère rapidement est résumée ainsi : « Il en résultait une odeur de sang, de sperme, d'urine et de vomi qui me faisait déjà presque reculer d'horreur, mais le cri inhumain qui se déchira dans le gosier de Marcelle était encore beaucoup plus terrifiant²⁹ ». Sang, sperme, urine, vomi sont versés, tels le champagne, en abondance : les liquides coulent à flots par les différents passages du corps. Urophiles aguerris, les protagonistes font également jaillir l'urine et le sperme dès qu'ils le peuvent. L'essentiel de leur activité consiste ainsi à dépasser les limites, y compris celle entre l'intérieur et l'extérieur de leur enveloppe physique. L'énucléation du prêtre, dont l'œil finit dans le vagin de Simone d'où le narrateur dit qu'il le regarde « en pleurant des larmes d'urine »³⁰, achève de parfaire le phénomène : poussée à l'extrême, la « pure dépense » chère à Bataille se traduit stylistiquement par une rhétorique des figures impossibles à force d'exagération, ici l'adynaton (« pleurer des larmes d'urine »).

En des termes faisant écho à ce dispositif, Roland Barthes explique :

Pour Bataille, le corps ne commence nulle part, c'est l'espace du *n'importe où* ; on ne peut y reconnaître un sens qu'au prix d'une opération violente : subjective-collective ; le sens surgit grâce à l'intrusion d'une valeur : le noble et l'ignoble (le haut et le bas, la main et le pied) »³¹.

L'œil et le vagin, le dedans et le dehors, pourrait-on ajouter³².

L'imaginaire de Bataille résonne également avec les pratiques cubistes qui lui sont contemporaines. Il évoque de même les créations de Hans Bellmer, qui illustra

²⁸ Ibid.

²⁹ Ibid., p. 59.

³⁰ Ibid., p. 99.

³¹ Roland Barthes, « Les Sorties du texte », in *Œuvres complètes*, V vols, IV, éd. par Éric Marty, Paris, Seuil, 1995, p. 366-376 (p. 369).

³² Ce traitement réservé à l'œil participe également du processus de dénigrement de la vision comme symbole coercitif de la raison analysé par Martin Jay dans *Downcast Eyes. The Denegation of Vision in Twentieth-century French Thought*, Berkeley, University of California Press, 1994.

l'édition de 1947 d'*Histoire de l'œil*³³, dont les premières poupées aux corps hybrides et désarticulés réalisées au début des années 1930 dénonçaient le culte du corps policé imposé par le national socialisme³⁴. Autant de pieds de nez à l'encontre du souci de l'ordre, du goût des formes classiques et de la condamnation de l'« art dégénéré » – stigmatisé par le pouvoir nazi lors de l'exposition de Munich³⁵ en 1937 – affichés par les idéologies fascistes.

Si l'opération de transgression physique est moins radicale dans *Le Bleu du ciel*, le passage de l'intérieur à l'extérieur du corps y est en revanche exacerbé. Les protagonistes boivent sans mesure et vomissent sans que cela les empêche de continuer à boire, au contraire. Ils pleurent également beaucoup. De *Dirty*, « aussi saoule qu'elle était belle³⁶ », on lit dès le troisième paragraphe qu'« Elle pleurait ainsi comme on vomit, avec une supplication inouïe et la chevelure en partie trempée de larmes tellement elle sanglotait fort³⁷ », à la suite de quoi la jeune fille vomira en effet après s'être entièrement soulagée devant les domestiques³⁸. Le narrateur n'est pas en reste, comme il le stipule d'emblée : « Je m'avançai jusqu'à la porte, le visage barbouillé de sang, pâle et malade, j'avais des hoquets, prêt à vomir³⁹ ». Les corps abreuvés d'alcool ruissellent de sang, d'urine, de vomi, de larmes, mais aussi, en quantité, de sueur et, dans une moindre mesure, de sperme. Tout outranciers qu'ils soient, ces comportements n'en restent pas moins chargés de sens en ce qu'ils

³³ Sur la collaboration Bellmer-Bataille, voir Fabrice Flahutez, « Bellmer illustrateur de Bataille. Des pièces inédites au dossier des gravures d'*Histoire de l'œil* (1945-1947) », *Les Nouvelles de l'estampe* n°227-228, mars 2010, p. 27-32.

³⁴ Sur ce point, voir Peter Webb & Robert Short, *Death, Desire and the Doll: the Life and Art of Hans Bellmer*, London, Sollar Books, 2008; et Hal Foster, *Compulsive Beauty*, Cambridge, MIT Press, 1993, p. 110-120.

³⁵ Cette exposition confrontait des productions de malades mentaux à des œuvres de toute l'avant-garde européenne dans le but de prémunir les foules contre les dangers de l'art dit dégénéré. Elle connut ironiquement un grand succès populaire. Voir Peter-Klaus Schuster, *Nationalsozialismus und « Entartete Kunst »*. Die Kunststadt München 1937, Munich, Prestel-Verlag, 1987.

³⁶ Bataille, *Le Bleu du ciel*, p. 214.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*, p. 217-218.

³⁹ *Ibid.*, p. 217.

s'inscrivent là encore radicalement en faux contre les cultes de l'ordre et du corps sain des idéologies fascistes montantes.

Le narrateur et Dirty poussent enfin leurs frasques au point de se rendre malades et de mettre leur santé en danger dans ce qui constitue un ultime et radical pied de nez aux politiques hygiénistes⁴⁰. Ils vont ainsi jusqu'à frôler la mort, ce qu'ils font encore par choix avec leur intérêt pour la nécrophilie. Ayant découvert ses penchants nécrophiles devant le cadavre de sa mère⁴¹, le narrateur explore ceux-ci avec Dirty, « naturellement pâle comme une morte⁴² », qui propose de se faire donner l'extrême-onction devant lui par un prêtre catholique en simulant l'agonie⁴³. Dans le « Prière d'insérer de l'édition de 1957 », Bataille commente les débordements de ses personnages en ces termes :

À son niveau le plus simple, *Le Bleu du ciel* inverse [la] morale prudente en décrivant un personnage qui se dépense jusqu'à toucher la mort à force de beuveries, de nuits blanches, de coucheries. Cette dépense, volontaire et systématique, est une méthode qui transforme la perdition en connaissance et découvre le ciel dans le bas. Face à la mort, en sachant que rien ne lui échappe, il ne saurait être question de « salut », aussi la volonté de se perdre est-elle la seule éclairante – la seule d'où puisse surgir une nouvelle souveraineté⁴⁴.

En plus de se jouer des esthétiques et idéologies réactionnaires et fascistes, le franchissement systématique des limites physiques pratiqué par les protagonistes relèverait donc d'une méthode permettant l'avènement d'une forme inédite et désirable de souveraineté.

La dernière scène qui a lieu entre le narrateur et Dirty est à cet égard éclairante. Alors qu'ils se promènent la nuit tombée dans les bois avoisinant Trèves, le narrateur rapporte : « À un tournant du chemin un vide immense s'ouvrit au-

⁴⁰ Pour ce qui est du narrateur voir *ibid.*, p. 247-259, 261 et 265; pour Dirty p. 231 et 286-293.

⁴¹ Voir les conversations du narrateur avec Lazare (*ibid.*, p. 230-231) et Xénie (*ibid.*, p. 254).

⁴² *Ibid.*, p. 231.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Georges Bataille, « Prière d'insérer de l'édition de 1957 », in Georges Bataille. Romans et récits, p. 309. Je souligne.

dessous de nous, aussi illimité à nos pieds, aussi pur qu'un ciel étoilé⁴⁵ ». Comprenant qu'ils se trouvent en surplomb d'un cimetière où les tombes sont illuminées de bougies pour la fête des morts, ils font l'amour à même le sol, dans la boue, « comme si nous volions immobiles au-dessus du ciel étoilé⁴⁶ ». L'action est décrite comme suit :

Nous sommes tombés ensemble sur le sol meuble et je m'enfonçai dans le corps ouvert de Dorothea comme une charrue bien manœuvrée s'enfonce dans la terre. La terre était ouverte sous son corps comme si c'était une tombe, son ventre nu ouvert sous le mien était ouvert comme une tombe fraîche⁴⁷.

Cette scène paroxystique mobilise une série de limites qu'elle fait toutes glisser : celles entre le haut et le bas, le ciel et la terre, la lumière et l'obscurité, la vie et la mort, l'extérieur et l'intérieur du corps, mais aussi celle entre deux pays. Dans *Bataille*, Klossowski, Blanchot. *Writing at the Limit*, Leslie Hill souligne en effet que « Trèves désigne une ville au cœur du conflit franco-allemand, puisqu'elle se situe dans cette zone (à l'ouest du Rhin) démilitarisée selon le traité de Versailles, mais réoccupée par Hitler en mars 1936 »⁴⁸. La transgression des contraintes pesant sur les corps et des barrières séparant les peuples a ici lieu de manière simultanée. En infirmant les structures hiérarchiques et les assignations territoriales, elle prend en outre le contrepied des prétentions suprémacistes (*Herrenvolk*) et expansionnistes (*Lebensraum*) du national-socialisme en les déjouant sur leur propre terrain, rendu littéralement glissant.

La configuration particulière du rapport au corps et à l'espace développée dans les deux récits promeut en définitive la souveraineté des personnes sur celle des nations. Elle revendique par ailleurs une conception de la vie fondée non sur la

⁴⁵ Bataille, *Le Bleu du ciel*, p. 296.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ Cité en français par Louette dans « Notes de *Le Bleu du ciel* », p. 1100-1001. Pour l'original voir Leslie Hill, *Bataille, Klossowski, Blanchot. Writing at the Limit*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 82.

retenue et le contrôle des individus imposés par les pouvoirs en place, ni encore moins sur le culte de l'ordre et du corps sain prôné par les idéologies fascistes montantes, mais sur la libre circulation et la « dépense volontaire et systématique » des êtres. Elle a, à ce titre, valeur biopolitique.

Incarnation biopolitique

Le champ de la biopolitique, élaboré par Michel Foucault dans les années 1970⁴⁹, s'intéresse aux manifestations d'un type de pouvoir portant non sur les territoires, mais sur la vie des individus : le biopouvoir. Giorgio Agamben a prolongé cette réflexion, notamment dans *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*⁵⁰, en en déplaçant néanmoins les termes : il « réinvestit la question délaissée par Foucault, celle de la souveraineté. De surcroît, il n'entend pas penser des techniques de pouvoir spécifiques et historiquement déterminées, mais la structure même de la souveraineté depuis son origine, en la déchiffrant comme un rapport à la vie⁵¹».

C'est sur cette distinction que la pensée d'Agamben rencontre celle de Bataille, autre penseur de la souveraineté. Plus que d'être le fait des États, la souveraineté est pour Bataille, on l'a vu, l'affaire des individus. Dans les textes qu'il consacre à la question⁵², Bataille explique que la souveraineté individuelle résulte de

⁴⁹ La notion de biopolitique a été élaborée par Foucault dans une série de cours sur la médecine sociale donnée à Rio de Janeiro en 1974 (voir Michel Foucault, « La Naissance de la médecine sociale », in *Dits et écrits*, IV vols, II, éd. par Daniel Defert & François Ewald, Paris, Gallimard, 2001, p. 207-228, et « L'Incorporation de l'hôpital dans la technologie moderne », *ibid.*, p. 508-521), puis dans *Il faut défendre la société*, le cours qu'il donna au Collège de France en 1975 et 1976, ainsi que dans *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

⁵⁰ Giorgio Agamben, *Homo Sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*, trad. par Marilène Raiola, Paris, Seuil, 1997. Agamben poursuit sa réflexion sur le biopouvoir dans *Ce qui reste d'Auschwitz, Homo Sacer III*, trad. par Pierre Alféri, Paris, Rivages, 1999, ainsi que dans *Moyens sans fins. Notes sur la politique*, trad. par Danièle Valin, Paris, Rivages, 1995.

⁵¹ Katia Genel, « Le Biopouvoir chez Foucault et Agamben », [en ligne], <http://methodos.revues.org/131>, consulté le 14 octobre 2015.

⁵² Voir entre autres Georges Bataille, *La Souveraineté*, in *Œuvres complètes*, XII vols, VIII, éd. par Thadée Klossowski, Paris, Gallimard, 1976, p. 243-456. Au-delà de cet ouvrage qui lui est entièrement consacré, la notion de souveraineté est régulièrement abordée par Bataille dans son œuvre, dont elle est une clef de voute.

l'opération souveraine par laquelle « la pensée arrête le mouvement qui la subordonne⁵³ ». L'objet de la pensée se dégage alors de « l'ordre utile⁵⁴ » et son autonomie procède « d'une prodigalité sans mesure⁵⁵ ». C'est ce que pratiquent de manière radicale les protagonistes d'*Histoire de l'œil* et de *Le Bleu du ciel* dont le rapport souverain à la vie et à l'espace actualise la nécessité de « penser la vie comme le fondement possible d'une résistance au pouvoir et comme le point d'ancrage d'une politique⁵⁶ » énoncée par Agamben. Ces considérations sur la nécessité de se défaire des mécanismes d'assujettissement de la pensée comme condition d'existence de la souveraineté individuelle sont par ailleurs à rapprocher de l'appel à se défaire du pouvoir en tant que cadre symbolique aliénant lancé par Foucault, dont la lecture assidue de Bataille se fait sur ce point clairement sentir.

Pour comprendre la nature des liens que Bataille établit entre corps, espace et souveraineté qui informent la pensée biopolitique, il convient en outre de les replacer dans le contexte du discours sur la libre disposition du corps et de la sexualité développé par la pensée anarchiste de l'entre-deux-guerres. Dans *Sex, Violence and the Avant-garde: Anarchism in Inter-war France*, Richard D. Sonn a montré que la liberté sexuelle revendiquée par les anarchistes des années 1920, desquels Bataille peut certainement être rapproché, avait pour vocation première de contester l'état militarisé, qu'il soit républicain ou fasciste⁵⁷. Le quotidien anarchiste *L'En-dehors* exhortait ainsi à d'abord se débarrasser de la monogamie, du patriarcat, de la jalousie et de la possessivité pour faire s'écrouler les superstructures d'autorité. Reprenant une allégorie séculaire, les anarchistes faisaient du corps la métaphore la plus puissante de

⁵³ Georges Bataille, *Méthode de méditation*, in *Œuvres complètes*, XII vols, V, éd. par Thadée Klossowski, Paris, Gallimard, 1973, p. 191-234 (p. 214).

⁵⁴ Ibid. p. 215.

⁵⁵ Ibid., p. 218.

⁵⁶ Genel, art. cit.

⁵⁷ Richard D. Sonn, *Sex, Violence and the Avant-garde: Anarchism in Inter-war France*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2010. Voir p. 13-25.

la société et estimaient qu'un corps ouvert au plaisir érotique poserait les fondations d'un corps social et politique qui ne serait plus hiérarchique ni orienté vers le contrôle des individus, mais garantirait leur liberté de comportements et de mouvements.

Des échos de cette politique des corps se retrouvent dans le programme de « Contre-Attaque », le groupe antifasciste que Bataille fonde en 1935 – l'année où il écrit *Le Bleu du ciel* – avec André Breton et dont les axes, parmi lesquels un antinationalisme et un anticapitalisme violents s'articulaient sur une révolution sexuelle et morale⁵⁸. L'« un des derniers sursauts, parmi les plus significatifs, de l'ultragauche française avant la déclaration de la Seconde Guerre mondiale⁵⁹ », « Contre-Attaque » avait pour but de « sauver ce monde du “cauchemar”, de “l'impuissance et du carnage où il sombre”⁶⁰ » au moyen de « “la violence révolutionnaire”⁶¹ » retrouvée.

La présence de cette violence révolutionnaire est sensible dans les deux récits. Elle ne doit cependant pas être confondue avec d'autres formes de violence a priori gratuites qui y figurent ; que l'on pense au meurtre du prêtre dans *Histoire de l'œil* ou au fantasme que Dirty avoue au narrateur à la fin de *Le Bleu du ciel* : « je sais que je suis un monstre, mais quelquefois, je voudrais qu'il y ait la guerre⁶²... ». Loin de signaler un Bataille sadique ou militariste – ses positions politiques sont à l'époque on ne peut plus claires –, ces aspects de la fiction demandent davantage à être lus comme

⁵⁸ Voir Michel Surya, *Georges Bataille. La Mort à l'œuvre*, Paris, Gallimard, 1992, p. 641.

⁵⁹ Ibid., p. 266.

⁶⁰ Ibid.

⁶¹ Ibid., p. 641.

⁶² Bataille, *Le Bleu du ciel*, p. 298. Le narrateur émet des vues similaires p. 234. Louette explique ces propos de plusieurs façons : il rappelle que désirer la guerre n'est pas désirer le fascisme ; il rapproche ce désir du nom de Bataille et de son onomastique ; le replace dans une perspective freudienne (affinité entre Éros et Thanatos ; structure libidinale de l'armée exposée dans les *Essais de psychanalyse*) ; le lit en termes hégéliens comme l'expression de la « nécessité historique de la guerre qui évite la dissolution de la communauté civique en intérêts isolés » (« Notice de *Le Bleu du ciel* », p. 1061-1062) et rappelle que pour Bataille « la guerre est une valeur en tant qu'elle relève de la dépense improductive » (ibid., p. 1062). Sur ce dernier point, voir Georges Bataille, *La Part maudite*, in *Œuvres complètes*, XII vols, VII, éd. par Denis Hollier, Paris, 1976, p. 31-33.

participant d'une analyse de la pulsion de mort qui ronge les individus et l'Europe de l'entre-deux-guerres, ainsi que le suggère Louette :

Bataille, avec *Le Bleu du ciel*, où l'on peut voir un équivalent romanesque de Malaise dans la civilisation, poursuit un dessein analogue [à celui de Freud] : établir la pathologie des illusions et des élans communistes et fascistes. Par rapport à *Histoire de l'œil*, on passe de la névrose individuelle à la névrose sociale : le roman tente l'analyse de la maladie de la politique qui caractérise l'Europe des années 30⁶³.

La névrose et la maladie dont parle Louette franchissent elles aussi les frontières : elles affectent les hommes des deux côtés des Alpes et des Pyrénées, et au-delà. C'est cependant avant tout la vie qui intéresse Bataille en ce qu'elle est le point d'ancrage de toute politique.

Dans le « Prière d'insérer de l'édition de 1957 » de *Le Bleu du ciel*, Bataille précise ce qu'il entend par vie :

Le verbe vivre n'est pas tellement bien vu, puisque les mots *viveur* et *faire la vie* sont péjoratifs. Si l'on veut être moral, il vaut mieux éviter tout ce qui est vif, car choisir la vie au lieu de se contenter de rester en vie n'est que débauche et gaspillage⁶⁴.

Dans l'« Avant-propos » qu'il joint la même année à son roman, Bataille minimise en revanche l'importance narrative des événements politiques qui en constituent l'arrière-plan, affirmant ne pas l'avoir publié à l'époque de sa rédaction car il avait « dès 1936, décidé de n'y plus penser. D'ailleurs, entre-temps, la guerre d'Espagne et la guerre mondiale avaient donné aux incidents historiques liés à la trame de ce roman un caractère d'insignifiance : devant la tragédie elle-même, quelle attention prêter à ses signes annonciateurs⁶⁵? » En 1957, juste après la signature du

⁶³ Louette, « Notice de *Le Bleu du ciel* », p. 1055.

⁶⁴ Bataille, « Prière d'insérer de l'édition de 1957 », in *Le Bleu du ciel*, p. 310. Les italiques sont d'origine.

⁶⁵ Bataille, « Avant-propos », in *ibid.*, p. 111-112 (p. 112). Les affirmations de Bataille demandent néanmoins la prudence. Gilles Ernst a en effet suggéré qu'il n'est pas exclu que Bataille ait en 1957 réécrit certains passages de son roman afin d'en accentuer la valeur prophétique. Voir Gilles Ernst, *Georges Bataille. Analyse du récit de mort*, Paris, P.U.F., 1993, p. 62.

Traité de Rome⁶⁶, au moment où l'Europe s'unifie après avoir été ravagée par les antagonismes nationaux, Bataille affirme ainsi la nature souveraine et excessive de la vie face aux opérations mortifères menées au nom de la morale et de la politique. Cela ne revient pas à dire que la vie est dénuée de sens politique. C'est pourtant ce qu'Agamben reproche à Bataille :

En suivant sans s'en rendre compte l'impulsion qui conduit la modernité à faire de la vie en tant que telle l'enjeu des luttes politiques, Bataille a voulu faire valoir la vie nue comme figure souveraine. Toutefois, au lieu d'en reconnaître le caractère éminemment politique (ou plutôt biopolitique), il en inscrit l'expérience d'une part dans la sphère du sacré [...], d'autre part dans l'intériorité du sujet, auquel elle se donne chaque fois en des instants privilégiés, miraculeux⁶⁷.

Bien qu'Agamben juge la tentative de Bataille « exemplaire⁶⁸ », il la condamne alors en bloc : « Avoir considéré cette vie nue séparée de sa forme, dans son abjection, comme un principe supérieur – la souveraineté ou le sacré – constitue les limites de la pensée de Bataille, qui la rendent pour nous inutilisable⁶⁹ ». Pour Agamben, les deux définitions de la vie – *zoē* (le principe de vie qu'Agamben appelle vie nue) et *bios* (les expressions sociales que prend la *zoē*, les formes de la vie nue) – ne sauraient en effet être séparées afin que celle-ci ne puisse être utilisée pour asservir celle-là.

S'il est vrai que les protagonistes de Bataille ne participent pas directement aux événements politiques dont ils sont témoins (le narrateur allant jusqu'à se désigner comme touriste à deux reprises, d'abord dans Barcelone en pleine

⁶⁶ Le Traité de Rome a été signé le 15 mars 1957; Le Bleu du ciel est achevé d'imprimé le 30 septembre (voir Marina Galletti, « Chronologie », in Georges Bataille. Romans et récits, p. xciii-cxxxviii (p. cxxxiii)).

⁶⁷ Agamben, *Homo Sacer. Le Pouvoir souverain et la vie nue*, p. 123.

⁶⁸ Ibid.

⁶⁹ Giorgio Agamben, « Forme-de-vie », in *Moyens sans fins. Notes sur la politique*, p. 13-23 (p. 17). Sur le rapport d'Agamben à la pensée de Bataille et à sa conception de la souveraineté, voir également Giorgio Agamben, « Bataille et le paradoxe de la souveraineté », trad. par Dominique Garand, in *Liberté*, vol. 38, n°3, p. 87-95.

insurrection⁷⁰, puis dans le rêve qui l'emporte dans la Russie communiste⁷¹), s'ils ne travaillent pas et sillonnent l'Europe oisivement, ils ne sont pas pure *zoē* pour autant. Leur vie est certes souveraine, mais non pas « nue » : en déjouant avec leurs corps les velléités de contrôle des mouvements et comportements des individus, ils lui donnent une forme et incarnent un choix politique. Ainsi, il n'est pas nécessaire que ses personnages prennent directement part à l'action politique pour que leurs activités relèvent du politique. *Histoire de l'œil* (1928) et *Le Bleu du ciel* (1935) ne sont pas *La Condition humaine* (1933) et Bataille n'est pas Malraux, bien qu'il ait identifié chez ce dernier les signes d'une conception politique de la vie⁷². En dernière analyse, ces deux récits n'isolent donc pas la vie du politique comme Agamben le postule à propos de la pensée de leur auteur, ni comme celui-ci affecte de le suggérer dans l'« Avant-propos » de 1957. C'est bien plutôt une pratique de la vie intrinsèquement politique qui y est exposée.

La condamnation de Bataille par Agamben repose, pour finir, sur leur différence d'approche de la souveraineté : tandis qu'elle est pour Bataille accessible au sujet depuis le politique par l'opération d'affranchissement et de déprise dont

⁷⁰ Dans une discussion avec Michel, fougueux militant anarchiste, le narrateur se positionne avec une lucidité faisant défaut à certains de ses interlocuteurs : « Rien ne pouvait faire, lui dis-je, que je sois un ouvrier du pays et non un riche français en Catalogne pour son agrément. » Bataille, *Le Bleu du ciel*, p. 169. Nulle place ici pour un quelconque romantisme héroïque complaisant.

⁷¹ *Ibid.*, p. 181.

⁷² Dans le compte-rendu qu'il donne de *La Condition humaine* à sa sortie, Bataille loue la corrélation entre tumulte personnel et agitation politique esquissée par Malraux. Il interroge de manière toute rhétorique : « Devons-nous situer le mouvement des sociétés et leur convulsion en dehors – au-dessus ? – de ce qui est humainement la vie, de tout ce qui est vécu au hasard comme entraînement, tendresse ou haine ? Devons-nous même trouver dans l'exigence sociale un droit d'écarter l'avidité avec laquelle une vie humaine, au milieu d'événements mesquins ou bouleversants, se lie au plaisir, à la torture, à la mort possible ? Ou devons-nous voir au contraire qu'une seule convulsion peut lier la même vie à son obscur destin personnel et aux événements qui décident du sort d'une ville ? Le lier par exemple au flux et au reflux d'une révolution ? » Georges Bataille, « André Malraux », in *Œuvres complètes*, XII vols, I, éd. par Denis Hollier, Paris, Gallimard, 1970, p. 372-375 (p. 372). Francis Marmande effectue un rapprochement similaire dans *Bataille politique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1985, p. 172-174. Cette communauté de pensée entre Bataille et Malraux peut également expliquer que c'est à Malraux, alors lecteur chez Gallimard, que Bataille ait, dès 1935, envoyé le manuscrit de *Le Bleu du ciel*. Pour des raisons qui n'ont pas laissé de traces, ces démarches n'aboutirent cependant pas (voir Louette, « Notice de *Le Bleu du ciel*, p. 1036-1037), et c'est finalement Jean-Jacques Pauvert qui publia le texte vingt-deux ans plus tard.

relève entre autres le franchissement des frontières physiques, elle ne peut pour Agamben exister qu'en-deçà du politique (dans le pré-politique) ou en marge de celui-ci. La question de fond est alors de savoir si la souveraineté individuelle est un prédicat de l'homme naturel perverti par la société (Agamben) ou si elle se gagne à partir de la socialisation politique des individus (Bataille). Autre façon de se demander si le sujet existe en-dehors de sa constitution politique.

Conclusion

L'étude du franchissement des frontières physiques, à la fois corporelles et géographiques, dans les deux récits érotiques et viatiques de l'entre-deux-guerres que sont *Histoire de l'œil* et *Le Bleu du ciel* a permis d'en révéler la valeur biopolitique. C'est en effet ce qu'indiquent les mouvements des corps exubérants, nomadiques et souverains des protagonistes batailliens qui n'ont pas de nationalité assignée et défient toute forme de contrôle des individus en pleine montée des nationalismes. Tant le narrateur anonyme et Simone dans *Histoire de l'œil* que les personnages à l'onomastique davantage transnationale de *Le Bleu du ciel* – le narrateur Henri Troppmann, ses deux maîtresses Dirty et Xénie – ne se dépensent en pure perte. En franchissant conjointement les frontières géopolitiques et les limites physiques, ils s'inscrivent en faux contre les discours voulant contrôler les corps aussi bien dans leurs déplacements que dans leurs comportements. À ce titre, ils incarnent une prise de position biopolitique promouvant la souveraineté des individus sur celle des nations. Cette étude a également permis de montrer que la conception du biopolitique élaborée par Bataille, qui se situe en amont de celles formulées par Foucault et, après lui, Agamben, repose sur une approche de la souveraineté différente de ses successeurs – ce qui explique la dissension d'Agamben à son égard. Tandis que la

souveraineté individuelle n'est concevable pour Agamben qu'en-deçà du politique, elle demande à l'inverse pour Bataille de passer par l'expérience de celui-ci. C'est ainsi la définition du sujet même qui est en jeu dans ce débat. Conception biopolitique et choix générique vont en outre de pair chez Bataille : les récits illustrant ses positions se devaient en effet d'être des récits de voyage érotiques franchissant conjointement les frontières géopolitiques et les limites physiques imposées par les discours dominants. Afin de soustraire le corps au pouvoir des mots, Bataille appelait par les mots à redonner le pouvoir au corps. Ce faisant, il faisait alors du corps, mais aussi de la littérature, les lieux mêmes d'une élaboration alternative du politique dont les pensées de Foucault et d'Agamben sont les héritières directes, mais auxquelles la singularité de Bataille ne saurait en aucun cas être réduite.